

Marjane Satrapi • Catherine Deneuve • Brigitte Lahaie • Susan George
Jeanne Moreau • Émilie Juvet • Clémentine Autain • Éric Fassin...

CURE DE
JOUVENCE !
NOUVELLE
FORMULE

PLUS FÉMININE DU CERVEAU QUE DU CAPITON

Causette

ÉDUCATION NATIONALE

PHILIPPE MEIRIEU
L'ANTISÈCHE
DES MINISTRES

FÉMINISME
LA MAUVAISE
RÉPUTATION



ENQUÊTE

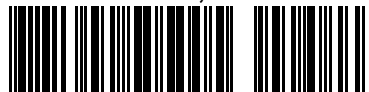
**LES PIRES TECHNIQUES
DE LA TÉLÉ-RÉALITÉ**

LE VENTRE
ET SES SECRETS

Causette #54 • MARS 2015

FRANCE MÉTRO : 5,00 € - BEL/LUX : 5,60 € - DOM/S : 5,70 €
CH : 8,30 FS - PORT. CONT. : 5,80 € - CAN : 7,99 \$ CAD
NCAL/S : 800 CFP - POL/S : 900 CFP

L 16045 - 54 - F: 5,00 € - RD



C'est l'homme qui chuchote à l'oreille des ministres de l'Éducation nationale depuis près de trente ans. Universitaire et travailleur de terrain, pédagogue aux positions affirmées, mais aussi homme de doute, il est le trait d'union entre les scientifiques et les praticiens de l'école. Admiré par certains, conspué par d'autres, l'inventeur des travaux personnels encadrés (TPE) a consacré sa vie aux questions d'apprentissage au service des enfants et des profs.

PHILIPPE MEIRIEU

L'antisèche des ministres

PAR CHLOÉ MAROT

PHOTOS FÉLIX LEDRU POUR CAUSETTE

ÉDUCATION

Quand Philippe Meirieu accepte une interview, il reçoit chez lui, prend le temps et accueille vraiment. À peine assis dans son fauteuil, après avoir servi le café, il demande : « *On peut parler de choses intimes ?* » Pendant plus de trois heures, il va nous démontrer que sa vie personnelle est indissociable de sa vie professionnelle, qu'elle a influencé largement son travail de chercheur en sciences de l'éducation, ses activités d'enseignement et ses engagements politiques.

Tout commence à Alès, dans le Gard, en 1949. Philippe Meirieu naît dans une famille de droite, catholique ultratraditionnelle et modeste. Ses parents lui donnent une éducation conforme à leurs principes. Ils le poussent donc à fréquenter l'aumônerie du lycée public dans lequel il est scolarisé, dès son entrée en sixième. « *Ils commettent là une erreur majeure !* » ironise-t-il en riant, car l'aumônier, qui était aussi prêtre-ouvrier, participait au Mouvement de la paix avec le Parti communiste. « *L'aumônerie était un de ces lieux tout à fait étonnants de subversion radicale.* » C'est là que le jeune Meirieu découvre Brel, Brassens, Ferré, les auteurs subversifs de l'époque, et plus généralement tout ce qui s'inscrit dans la mouvance progressiste. Aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau, le jeune

garçon ne tarde pas à être élu président des responsables de classe : il en profite pour exiger des séances de ciné-club afin que les élèves puissent voir les films de Bresson ou de Buñuel et en discuter jusque tard dans la nuit. « *Hélas, je n'ai pas obtenu que ces séances soient ouvertes en même temps aux filles et aux garçons* », déplore-t-il.

Toujours est-il que l'éducation catholique de ses premières années a été quelque peu « bouleversée » et que ses parents en ont beaucoup voulu à l'aumônier. « *Mon père a même tenté un jour d'aller lui casser la gueule !* » Mais c'est en cinquième qu'il mène sa première action engagée, passionnée et naïve : scandalisé par les propos racistes et réactionnaires de *Minute*, « *ce torchon d'extrême droite* » que ses parents lisaient, il écrit une lettre ouverte à la rédaction. Il l'affiche dans l'aumônerie et la distribue. Le conflit avec ses parents devient violent lorsqu'ils s'aperçoivent des engagements politiques de leur fils.

De ses années de lycée, dans les années 1960, il a le souvenir d'une effervescence politique, et de moments de réflexion collective « *pendant que les parents regardaient Au théâtre ce soir à la télé !* ». Déjà mobilisé sur les questions d'apprentissage scolaire, il monte avec ses copains des cercles d'étude durant



La cabine d'effeuillage



lesquels ils font des exposés, qu'ils jugent meilleurs que les cours des profs. Passionné par les lettres, il s'oppose à son père, qui le voulait ingénieur, et passe un bac philo. Mention « très bien » avec les félicitations du jury. « Encore heureux ! » lâche son père.

“FAIRE ÉMERGER L'INTELLIGENCE”

En septembre 1967, Philippe Meirieu entre en hypokhâgne au lycée Henri-IV à Paris. Quelques mois plus tard, les événements de Mai 68 lui apparaissent comme le prolongement de son militantisme adolescent. Il se rappelle le bouillonnement intellectuel et le travail effectué, dans l'enthousiasme, sur les questions de l'organisation de la société, de la scolarité et de

l'enseignement, sur le revenu universel, la remise à plat du système des bourses. « Je me retrouve très mal dans le raccourci “Il est interdit d'interdire”. Ce n'est pas ce Mai 68-là que j'ai vécu, et on a été nombreux à vivre autre chose que la débauche violente qui nous a été présentée dans les médias. » Pendant les deux années suivantes, sans diplôme, il décroche un petit boulot dans un lycée privé. Il a 20 ans, enseigne la philo et le français à des élèves qui ont pratiquement son âge : c'est l'occasion de tester un certain nombre d'utopies pédagogiques qu'il a déjà croisées sur sa route – travail de groupe, pratique systématique du débat, écriture d'un journal. « J'ai découvert que l'enseignement était la concrétisation

de ce que j'avais cherché et vécu dans mes engagements : la possibilité de faire émerger l'intelligence chez quelqu'un, de se confronter avec un groupe, de travailler d'une manière originale avec des gamins. »

Après une maîtrise de philo, il décide de poursuivre son travail dans l'enseignement. Il est instit à Versailles. Toujours dans la mouvance de Mai 68, il est un peu remuant et fait partie de ceux qui refusent l'inspection. « On disait à l'inspecteur : “Venez m'inspecter, mais après vous faites la classe et je fais un rapport sur vous. Ensuite on échange nos rapports, dans une perspective d'enrichissement mutuel. Sans ça, vous ne venez pas dans ma classe.” C'était hard ! » Il va travailler avec sa 2CV rouge, qu'il retrouve régulièrement barbouillée d'un « À Moscou ! ». Mais il se souvient aussi du soutien inattendu d'un polytechnicien versaillais, un général qui avait inscrit ses enfants dans son atelier théâtre. Le militaire eut le courage de prendre sa défense en disant : « Il faudrait regarder un peu ce qu'il fait avec les élèves... Moi, mes gamins n'aimaient pas l'école et maintenant ça les intéresse d'apprendre. » « Ça m'a un peu bousculé et intéressé de voir qu'on pouvait convaincre aussi des gens qui sont a priori idéologiquement d'un bord opposé », avoue Philippe Meirieu.

“CHACUN EST ÉDUCABLE”

Appelé par un groupe de collègues qui fondent un collège expérimental à Lyon, il devient responsable pédagogique. Il a déjà commencé à écrire sur la pédagogie, il est connu et identifié chez les « cathos



“L'avenir de l'éducation, c'est des classes où des élèves d'âges et de niveaux différents, encadrés par plusieurs profs, coopèrent, collaborent, s'entraident et interagissent”

cocos », les catholiques de gauche. Il trouve dans ce milieu de quoi nourrir son idéal pédagogique, notamment en découvrant *Lettre à une maîtresse d'école*, un texte de 1967 écrit par des élèves. Des enfants scolarisés en Toscane, dans un établissement fondé par un curé qui avait récupéré les petits exclus de l'école publique. Pour Philippe Meirieu, cet écrit est « *un terrible coup de poing dans la gueule, qui revendique le droit à ce [qu'il a] appelé plus tard "l'éducabilité de tous". Chacun est éduicable et nul n'a le droit d'être exclu de cette éducation tant que tout n'a pas été fait pour qu'il y ait accès. Et comme on ne sait jamais si on a fini ou quand on a tout fait, on n'a jamais le droit de baisser les bras ou de désespérer de quiconque.* »

DOULEURS PERSONNELLES

En 1984, sa thèse de lettres et sciences humaines achevée, Philippe Meirieu devient professeur de sciences de l'éducation à l'université Lumière-Lyon II. Il le restera jusqu'à sa retraite, en octobre dernier. À deux reprises, des événements personnels vont jouer de façon déterminante et directe sur ses recherches, ses préoccupations, sa représentation du monde et de son métier. Le premier a lieu en 1987 : « *Je croyais bien connaître mon frère, Olivier. Un jour, à 33 ans, il nous annonce qu'il part en Angleterre quelque temps pour son travail. Il est resté introuvable pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'on découvre, mes parents et moi, qu'il était hospitalisé en France et n'avait pas souhaité qu'on le sache. On a alors appris qu'il avait le sida, qu'il était condamné à très court terme et qu'il était homosexuel. On était au tout début de l'épidémie. Le choc a été colossal. J'ai mesuré à cette occasion l'ampleur, la force et la violence des préjugés et des représentations dans notre société.* » Cet événement, très lourd, pousse le professeur à s'engager dans la lutte contre l'homophobie et, plus largement, à travailler sur la question de l'égalité, absolument centrale, en particulier dans l'Éducation nationale (lire encadré page suivante). Et puis, au début des années 1990, c'est l'anorexie de sa fille Marie, âgée de 11 ans, qui le secoue violemment et réoriente sa pensée de chercheur. À cause de cette maladie, il réalise qu'on peut vouloir le bien de quelqu'un, mais qu'on ne peut pas agir à sa place. « *On entre dans une partie de bras de fer mortifère : "Tu vas manger", "Non je ne mangerai pas". L'un s'enferme dans la violence, l'autre dans le refus.* »

Suite à ces douleurs personnelles, Philippe Meirieu réoriente un pan de son travail intellectuel. « *L'idée de l'éducabilité étant mise à l'épreuve de l'impuissance, j'ai dû penser la question éducative autrement : je comprends que les professeurs se sentent impuissants, mais je ne souhaite pas qu'ils renoncent.* » Cette prise de conscience est porteuse d'enseignements forts, pour le père et pour l'universitaire. Il n'abandonne

Ce qui est fondamental pour lui, c'est de savoir qu'il a été utile à des gens qui reprennent le chemin de la classe sans avoir le sentiment que leur impuissance se transformera en renoncement

pas le principe d'éducabilité, mais il le précise : si ce principe est nécessaire, il est pourtant indissociable de la liberté de l'autre. Sans cette restriction, l'éducabilité recèle un vrai danger, celui de la manipulation, de la violence et de la toute-puissance. Pour les pédagogues, la marge de manœuvre est étroite : il s'agit d'offrir à l'autre des occasions de décider lui-même. À l'adulte d'être déterminé, présent, pudique et modeste pour laisser à l'enfant sa responsabilité. « *La ligne de passage est compliquée et ne se trouve pas dans une espèce d'aveuglement idéologique* », reconnaît le chercheur.

PEU IMPORTANT LES CRITIQUES

D'ailleurs, Philippe Meirieu est un électron libre. C'est un universitaire – il fait des travaux de recherche, publie, enseigne – qui joue aussi un rôle politique pour se mettre au service des idées qu'il défend. Du coup, il prend des coups très violents venus des deux camps. « *D'après mes chers collègues universitaires, je suis un simplificateur, un idéologue, un vulgarisateur habile. Et du côté des politiques, dès lors que vous êtes un universitaire et que vous gardez votre liberté de parole, ça ne plaît pas beaucoup. Ils vous veulent obéissant.* » Bourdieu ne disait pas autre chose en affirmant qu'on ne peut pas appartenir simultanément à la « *cité mondaine* » et à la « *cité savante* ». Enfin, il prend également des coups de la part des antipédago, qui voient en lui un laxiste qui détruit les savoirs et remplace l'école par l'animation socioculturelle. Incompréhensible pour Philippe Meirieu, qui estime avoir précisément œuvré pour le contraire chaque fois qu'il a été dans des situations de responsabilité ou de conseil.

Mais peu importent les critiques aléatoires, ceux qui comptent ce sont les praticiens, les profs, les instits, au service desquels il s'est mis. « *Le reste, ce sont des querelles d'universitaires et des querelles politiques.* » Ce qui est fondamental pour lui, c'est de savoir qu'il a été utile à des gens qui reprennent le chemin de la classe le matin sans avoir le sentiment que leur impuissance se transformera en renoncement. Son ami Alain Serres, directeur des éditions Rue du monde, confirme à Causette : « *Ses points de vue affirmés éclairent et stimulent le quotidien de bien des enseignants qui cherchent, tentent, se remettent en question, sans oublier pour autant quelques repères désormais incontournables quant au respect de l'enfant ou à*

POUR ALLER PLUS LOIN

Lettre aux grandes personnes sur les enfants d'aujourd'hui, de Philippe Meirieu. Éd. Rue du monde, 2009.

Le Plaisir d'apprendre, de Philippe Meirieu (coll.). Éd. Autrement, 2014.

Pédagogie : le devoir de résister, de Philippe Meirieu. Éd. ESF, 2008.

Un pédagogue dans la Cité. Conversation avec Luc Cédelle, de Philippe Meirieu. Éd. Desclée de Brouwer, 2012.

son implication dans sa propre éducation. Mais Philippe est un penseur qui ne s'empêche pas de penser et de repenser, sous prétexte qu'il a un jour pensé ! Il est aussi capable d'effacer un peu de sa science pour s'intéresser à la pratique de l'autre. Il est curieux et attentif. Tout le contraire d'un prédicateur péremptoire ! »

L'HOMME QUI REFUSE LE RENONCEMENT

Persévérant et toujours partant pour le débat d'idées, Philippe Meirieu prend des risques. Ainsi, il accepte de travailler avec Claude Allègre, ministre de l'Éducation nationale de 1997 à 2000, dans le gouvernement Jospin, malgré des réserves et des désaccords radicaux. Aujourd'hui, il dresse un portrait critique de l'ex-ministre : « Allègre avait une capacité à déclencher la violence et même la haine chez les enseignants qui était fabuleuse. C'est un matamore : brutal dans les propos et lâche dans les actions. » Si Philippe Meirieu ne regrette pas le projet de réforme des lycées qu'il a mené à cette époque, le fait d'avoir travaillé avec Allègre a représenté une tache qui commence seulement à s'atténuer.

L'expertise du professeur, sollicitée par presque tous les ministres de l'Éducation nationale depuis la fin des années 1980, reste principalement associée à la gauche, avec Lionel Jospin, Claude Allègre et Jack Lang. Du côté de la droite, il se souvient surtout de ses relations avec Xavier Darcos (ministre de l'Éducation nationale de 2007 à 2009), pour qui il a une grande estime personnelle en dépit de différends politiques extrêmement profonds. Il lui reproche tout particulièrement la création de la semaine de quatre jours et la « catastrophique » réforme des programmes de 2008. Profitant de ce bilan politique, Philippe Meirieu évoque son plus grand regret : « Je n'ai pas réussi à faire avancer la valeur de l'hétérogénéité. Ce que j'ai appelé "la classe verticale". Ce sont des classes où des élèves d'âges et de niveaux différents, encadrés par plusieurs profs, coopèrent, collaborent, s'entraident et interagissent. C'est l'avenir de l'éducation. Les relations entre élèves doivent devenir des relations de travail et pas de juxtaposition. » Aujourd'hui, on ne trouve que dans quelques écoles, y compris dans le public, des classes multiniveaux. Et pourtant, « ça crée une dynamique extraordinaire, en plus de résoudre une partie des problèmes de violence. Sur cette problématique, il y a un foyer de résistance à toute forme d'innovation ».

Impossible de terminer sur une note pessimiste l'interview d'un homme qui refuse le renoncement.

D'ailleurs, il s'anime au souvenir de sa plus grande fierté professionnelle : les TPE (travaux personnels encadrés), qu'il a lancés en 1999 lors du projet de réforme des lycées mené sous Allègre. Les TPE, c'est l'introduction dans la scolarité de ce qu'il appelle la « pédagogie du chef-d'œuvre, une pédagogie alternative » : les élèves doivent produire un dossier de travaux interdisciplinaires sur le sujet de leur choix. À l'époque, pourtant, les syndicats s'y étaient opposés. Mais ce sont les mêmes qui sont redescendus dans la rue quelques années plus tard, quand Luc Ferry les a supprimés du bac pour en faire une épreuve anticipée en classe de première. « Ça a été une victoire posthume pour moi, mais surtout ça prouve que l'idée avait fait son chemin et que les enseignants n'y étaient pas hostiles. J'espère d'ailleurs que Najat Vallaud-Belkacem [l'actuelle ministre de l'Éducation nationale, qu'il conseille aussi] reprendra l'idée pour les plus jeunes dans sa réforme du collège, comme elle me l'a dit. »

À suivre donc, car si le professeur de sciences de l'éducation est un jeune retraité de l'université, il continue d'éclairer les ministres de l'Éducation qui le lui demandent. Un pédagogue peut-il un jour renoncer à enseigner? ●

COMMENT L'ÉCOLE (DÉS)ORIENTE-T-ELLE LES FILLES?

« À résultat scolaire égal chiffré, les filles sont systématiquement moins bien orientées que les garçons, constate Philippe Meirieu. [...] On est devant un paradoxe stéréotypé très largement partagé et assez peu repéré qui prétend que si les filles ont de meilleurs résultats que les garçons, ce n'est pas parce qu'elles sont plus intelligentes, mais parce qu'elles travaillent. Sous-entendu : elles compenseraient leur manque d'intelligence par une plus rude besogne. C'est inacceptable. Les filles, qui, c'est vrai, travaillent globalement plus, de manière plus soignée, plus attentive et plus investie, paient durement ce surinvestissement. Quand on demande aux

professeurs – hommes et femmes – qui sont leurs bons élèves, ils donnent spontanément des noms de garçons dans plus de 70 % des cas. Quand on leur fait remarquer que, pourtant, les filles ont de meilleurs résultats, la réponse est toujours la même : "Oui, mais c'est parce qu'elles travaillent." Ça entérine l'idée que le travail scolaire est quelque chose de dévalorisant, que se soumettre aux exigences de l'école est une faiblesse. C'est choquant en matière de justice, de justice par rapport au genre, précisément. Bourdieu, dans *La Distinction*, analyse ce paradoxe qui fait que, pour l'école, ce qui distingue le bon élève c'est qu'il n'est pas scolaire.

Ce qui est quand même très bizarre ! Les filles sont celles qui travaillent et les garçons sont ceux qui sont intelligents. C'est très choquant parce qu'on en voit les effets concrets dans les orientations. L'institution, subrepticement, corrige les meilleurs résultats des filles par des orientations moins bonnes, c'est désastreux. Les profs, l'institution et la formation doivent être très attentifs pour ce qui concerne l'observation des stéréotypes filles-garçons : leur déconstruction systématique doit faire partie de la formation initiale et continue des enseignants, car ils ont une conséquence scandaleuse. »

BIOGRAPHIE

1984-2014

Professeur de sciences de l'éducation à l'université Lumière-Lyon II

1990-1993

Membre du Conseil national des programmes

1998-2000

Dirige l'Institut national de recherche pédagogique

2001-2006

Directeur de l'IUFM de Lyon

Depuis 2010

Vice-président de la région Rhône-Alpes, délégué à la formation